

LE CAHIER
DE RECETTES

JACKY DURAND

LE CAHIER DE RECETTES

Roman



VOIR DE PRÈS

© Éditions Stock, 2019

© 2019, Voir de près pour la présente édition

Tous droits de traduction, d'adaptation
et de reproduction réservés pour tous pays.

ISBN 978-2-37828-208-0

VOIR DE PRÈS
www.voir-de-pres.fr

*Toute ma vie, ce n'est qu'une recette
qui se déroule au jour le jour
avec des hauts et des bas.*

Pierre Gagnaire, chef cuisinier.

Première partie

1

Je n'en finis pas de fixer tes mains sur la couverture de l'hôpital. Elles sont diaphanes comme du papier de soie. On dirait des racines échouées dans le lit d'un ruisseau. Moi qui les ai connues si vives et chaleureuses, même esquintées de la paume à la pulpe de l'index. Tu disais en riant que tu étais « le roi des brûlures ». Tu avais beau avoir toujours un torchon coincé dans ton tablier, tu l'oubliais au moment du coup de feu pour empoigner trop vite ces poêles dans lesquelles tu retournais avec les doigts les côtes de veau et les filets de perche. Et tu te brûlais sans rien dire, maintenant quand même tes mains

dans l'huile bouillante ou démoulant tes gâteaux au sortir du four.

Tu disais qu'une brûlure chassait l'autre, que tu tenais ça du vieux boulanger qui t'avait appris, gamin, à faire du pain. Et tu riais quand je touchais tes cicatrices calleuses. J'aimais aussi jouer avec la dernière phalange de ton index, noueuse comme un cep de vigne, et je voulais que tu me racontes encore l'histoire de sa difformité. Tu me disais que tu n'étais alors guère plus âgé que moi. Tu étais assis à la table où ta mère venait de poser son hachoir pour préparer une terrine. Il te fascinait, cet engin en fonte dont tu avais le droit de tourner la manivelle tandis que ta mère y introduisait des morceaux de porc. Sauf qu'un jour, alors qu'elle était partie, tu

avais mis ton index dans le hachoir. Il avait fallu chercher le docteur à pied sur la grand-route puis revenir avec lui dans sa carriole. Le toubib avait observé ton doigt. C'était encore l'époque où il était inconcevable de poser une question à un médecin. Il avait ordonné à ton père de tailler deux planchettes dans un morceau de peuplier. Tu avais serré les dents quand il les avait plaquées sur ton doigt. Puis il les avait maintenues avec des bandes taillées dans une ceinture en flanelle de ton père. Il avait dit qu'il reviendrait dans un mois.

Quand il avait ôté l'attelle, ton index était tout rose avec la dernière phalange pointant vers la gauche. Le docteur avait dit que ton doigt était sauvé mais que tu serais peut-être recalé au service

militaire. Ton père avait froncé les sourcils en déclarant que tu ferais ton armée comme tout le monde. Et toi, tu secouais la tête en me racontant cela et en soupirant : « S'il avait su que je ferais vingt mois d'Algérie. » Tu continuais de gratter le fond des casseroles avec l'ongle de ton doigt difforme, tu disais qu'il était bien pratique pour récurer des endroits difficiles d'accès.

Je me souviens de ton index posé sur le dos d'un couteau, sur une poche de pâtissier. Tu t'appliquais comme si tu étais en train de passer ton CAP. Là, tout de suite, je le soulève, il me semble léger et minuscule comme un os de poulet de batterie. J'ai souvent eu envie de tordre ta phalange pour tenter de la remettre droite. L'idée même de ce geste m'a

toujours terrifié. Non, je ne peux pas te faire cela. Et quand bien même tu serais déjà mort, je ne le ferais pas. Parce que je suis toujours hanté par cette histoire qu'on se racontait gosses à l'école primaire. Une histoire de croque-mort. Lors d'une toilette mortuaire, le père d'un copain avait tenté de redresser la jambe d'une défunte atrophiée par un cancer. Le membre avait cassé, le croque-mort avait été viré.

Je frôle encore une fois tes mains. Je voudrais qu'elles bougent, même d'un millimètre. Mais on dirait les spatules que tu suspendais à la hotte après les avoir fait danser tout un service en retournant tes galettes de pommes de terre. Je cherche dans la table de nuit la bouteille de parfum que je t'ai offerte pour Noël.

Pour un homme, de Caron. « Vous verrez, c'est bien pour un monsieur de son âge », m'avait dit la vendeuse de la gare de Lyon. Je t'ai rasé le 25 décembre au matin et tu as arrêté ma main :

- C'est quoi ?
- Du sent-bon.
- J'en n'ai jamais mis.

Tu as consenti à ce que je t'applique quelques gouttes dans le cou, en grognant : « Un cuisinier, ça ne se parfume pas. Sinon, il se gâte le nez et les papilles. » Tu as reniflé, l'air circonspect, et lâché : « Ce que tu me fais faire quand même. » Je m'enduis les mains de parfum et je masse doucement tes doigts, tes paumes.

Il y a trois jours, après le service du soir, je n'avais pas sommeil. J'ai

décidé d'aller faire le tour de la ville en fourgonnette. J'ai allumé une Camel en écoutant « No Quarter » de Led Zeppelin. Ton bruit, comme tu disais. La nuit était froide, les rues désertes. Un instant, j'ai hésité à aller boire un demi au café de la Paix. Mais j'avais envie de te voir. J'ai poussé jusqu'à l'hôpital, tapé le digicode de la porte du service de soins palliatifs que Florence, l'infirmière de nuit, m'avait donné. Le couloir était dans une pénombre orangée. La porte de ta chambre était entrouverte et, dans la lueur de la veilleuse, j'ai découvert un curieux jeu d'ombres que tu créais avec tes mains, les yeux fermés. Tu frottais tes paumes l'une contre l'autre comme si tu faisais la pâte sablée de la tarte au citron qui figurait à la carte de tes

desserts. Puis tu écartais les doigts en les pinçant vivement. T'efforçais-tu de retirer de petits morceaux de pâte ? Je me suis assis sur le bord du lit et je t'ai regardé faire. Je t'ai soufflé : « Papa, tu n'as pas perdu la main. » Je n'attendais pas de réponse. J'espérais juste que tu m'entendais. J'ai senti un pas paisible se rapprocher dans mon dos.

— Qu'est-ce qu'il fait ? a demandé doucement Florence.

— Il pétrit. J'ai cru qu'il faisait une pâte brisée, mais c'est du pain. Là, il enlève les bouts de pâte qui collent à ses doigts.

— C'est beau, ses gestes.

— Quand est-ce qu'il va partir ?

— C'est lui qui décidera.